



« Paris qui était le lieu de grandes expositions d'artistes du passé pourrait redevenir celui des grands débats, des expositions d'artistes vivants ».

puisque'ils faisaient tous partie de ma liste de proposition sur laquelle j'avais aussi des artistes australiens, indiens, suédois également non retenus. Mais c'est le jeu d'une sélection démocratique.

LIBÉRATION. — Que pensez-vous de la situation du marché et de la production contemporaine en France ?

A. H. — En France, il y a un problème : le marché. Je ne sais pas s'il y a beaucoup de collectionneurs vraiment sérieux en France. Peu importe d'ailleurs qu'ils achètent des artistes français : ce qui compte c'est qu'ils achètent de l'art. Sans collectionneurs il manque un maillon à la chaîne. Dans les années 60-70, les collectionneurs italiens n'achetaient que de l'art américain. Ça rendait fou les artistes italiens. Mais il y avait le sentiment en Italie qu'il y avait des gens concernés par l'art. C'est une question d'état d'esprit. C'est stimulant pour les artistes, ça crée des énergies. Au lieu de s'inquiéter des choix de la Biennale, les Français devraient être fiers d'avoir créé une activité.

GERALD GASSIOT-TALABOT, FRANCE

LIBÉRATION. — Pour quelles raisons avez-vous été choisi comme membre de la commission de cette Biennale ?

G. GASSIOT-TALABOT. — J'ai été choisi par le conseil d'administration en tant que critique d'art. A aucun moment mes fonctions de délégué adjoint aux Arts Plastiques n'ont été mises en avant. Au contraire, ça a même été invoqué comme un obstacle possible si on ne différenciait pas ces deux activités. Car je suis toujours critique d'art et comme tel, je continue à avoir des activités.

LIBÉRATION. — Quel rôle avez-vous joué au sein de cette commission ?

G. G.-T. — J'ai joué exactement le même rôle que les autres membres de la commission, avec les mêmes moyens, et j'ai été aidé, et cela est très important par Anne Tronche qui a fait un gros travail. Parallèlement j'ai effectivement proposé comme ligne de réflexion les concepts de présentation et de représentation qui ne constituent absolument pas le titre de cette Biennale. C'était simplement un axe, que personne n'a perdu de vue et qui a débouché sur des constats. J'ai montré dans le catalogue que ces concepts avaient évolué de telle sorte qu'ils ont glissé. Par rapport aux années 60-70, la problématique a changé. On emploie les mêmes mots mais avec d'autres contenus et cela est très bien apparu une fois que j'ai eu proposé cette alternative. Tout le monde a d'ailleurs raisonné là-dessus et on voit très bien dans son texte qu'Achille Bonito-Oliva a une conception de la représentation tout à fait différente de celle que j'ai. J'ai essayé de montrer ce glissement, cette évolution et comment, sur le fond, l'alternative n'était plus exactement valable maintenant, ou plus dans les mêmes termes.

LIBÉRATION. — Quelles ont été vos relations avec les autres membres ?

G. G.-T. — Il était au départ difficile de faire passer l'information, de s'entendre avec des membres étrangers, d'avoir des échanges qui puissent être constructifs. Mais les choses se sont assez vite résolues, parce qu'à partir d'un moment, tous les membres, notamment König, ont bien joué le jeu. C'était une marche complètement contraire à ce à quoi j'ai assisté jusqu'à présent, puisque je faisais partie soit de jurys très vastes ou bien j'étais vraiment seul maître des expositions que j'organisais.

J'ai pensé qu'on allait arriver à

une Biennale terriblement composite, dans laquelle les concessions ou les rapports de force seraient très visibles. Je ne dis pas maintenant qu'ils ne le sont pas, mais contrairement à ce que j'ai pu lire dans la presse, à savoir que la Biennale ne dégageait pas une ligne, je trouve l'ensemble cohérent. D'autant que son but n'était précisément pas de dégager une ligne mais de donner un reflet, une photographie d'un certain état de l'art. On peut parfaitement critiquer ce résultat, on peut trouver que l'art actuel traverse une sorte de décadence, que la figuration est en crise, on peut dire beaucoup de choses, mais on peut le dire à partir de pièces ou de noms d'artistes dont la présence est ici tout à fait justifiée.

LIBÉRATION. — Que pensez-vous de la présence française ?

G. G.-T. — Elle est particulière parce que ce n'est pas une sélection d'un membre du jury mais de tous les membres. Il y a des gens que j'aurais voulu mettre et qui n'ont pas été acceptés par les autres. Et en même temps certains artistes sont présents qui sont arrivés presque de l'extérieur, c'est-à-dire proposés par les autres membres, ce que j'assume parfaitement.

Elle se divise à mon avis en quatre catégories : il y a les artistes plus âgés qui ne sont pas là pour faire bien mais pour créer des espèces d'éléments de référence. Il y a ensuite l'axe des artistes jeunes, comme Combas, Di Rosa dont j'aurais même aimé qu'il soit plus fourni. Etant donné qu'il était question de problèmes de figuration, il y a donc aussi des représentants de la figuration des années 60-70. Enfin il y a un ensemble d'artistes déjà reçus et perçus de façon internationale, comme Buren ou Boltansky. Et ces quatre groupes ont tous des liens très cohérents.

Propos recueillis par
H.F. D.

ARGUS de la PRESSE
11 bd Montmartre 75002 PARIS
Tél. 205.03.07.

LIBÉRATION (Q)
9, Rue Christiani
75883 PARIS CEDEX 18

9 AVR 85